

→

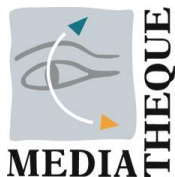
Jeanny Lorgeoux, Maire, Conseiller Général,
Hélène Le Déan, Adjointe à la Culture et au Tourisme,
Philippe Charbonnier, Président des Journées Gastronomiques
de Sologne, ont le plaisir de vous inviter à rencontrer

JUAN **BONILLA**

En présence d'
Anne-Marie Chollet
professeure et traductrice

Dans le cadre des 32^{es}
Journées Gastronomiques de Sologne
Invitée la Castille en Espagne

Vendredi 02 octobre 2009 / 18h30
Médiathèque municipale Jacques Thyraud
Ville de Romorantin-Lanthenay



→

Juan Bonilla



Juan Bonilla est né le 11 août 1966 à Jerez de la Frontera. Chaque plage de Cadix porte les traces de son enfance, il y revient toujours. Il voulut d'abord être footballeur, comme la plupart des enfants. Des années plus tard, la littérature est devenue sa compagne de voyage, sa passion, bien qu'il soit toujours prêt à user une paire de chaussures neuves pour une partie de football improvisée.

En quittant le lycée, il doit prendre une décision : le football ou les lettres, on ne sait si c'est par paresse ou par sens de l'humour, il choisit les lettres et abandonne Jerez pour étudier à Barcelone. Depuis lors, il vit à Séville et écrit pour divers journaux nationaux.

Ses premières publications *Veinticinco años de éxitos (Vingt-cinq ans de succès)*, éditées et rééditées sous le titre *El arte del yo-yo (L'art du yoyo)*, sont des compilations de ses articles les plus critiques. A la même époque, il publie *Minifundios*

(*Petites propriétés*), un petit livre de courts récits. Il remporte le Prix La Nación de la Nouvelle de Buenos Aires et le prix Luis Cernuda de poésie. En 1994 paraissent son premier recueil de nouvelles, *El que apaga la luz (Celui qui éteint la lumière)*, et son premier livre de poésie *Partes de guerra (Bulletins de guerre)*. Peu après, il écrit son premier roman *Nadie conoce a nadie (Personne ne connaît personne)*¹, publié en 1996. Ce roman le fait connaître.

En 1996 paraît *Multiplícate por cero (Multiplie-toi par zéro)*, illustré par Manuel Cintado. C'est un livre de poésie écrit pour les enfants (de tous âges) par un autre enfant où l'auteur retrouve ses 13 ans. En 1998 avec *Cansados de estar muertos (Fatigués d'être morts)*, roman fantastique, voyage dans l'âme humaine, Juan Bonilla montre comment se croisent et s'entremêlent les trajectoires et les destinées de quelques personnages singuliers. Puis paraîtront *La holandesa errante*, recueil de quelques-uns de ses articles et son roman préféré *Yo soy, yo eres, yo es*.

Suivront en 1999, *Academia Zarasustra* (une des plus grandes passions de Juan Bonilla est de voyager, comme le rappellent quelques-uns de ses poèmes) et *La compañía de los solitarios (La compagnie des solitaires)*. En 2000, il nous donne à lire *La noche del Skylab (La nuit du Skylab)* puis en 2002, *Teatro de variedades (Théâtre des variétés)* qui réunit reportages, conférences et essais sur son travail journalistique. Juan Bonilla y mêle une réflexion sur la littérature, des textes sur les voyages, d'authentiques récits et des portraits de personnages célèbres – Nabokov, Borromini... – démontrant

¹ *Jeu de rôles*, film de Mateo Gil
d'après *Nadie conoce a nadie* de Juan Bonilla

que le journalisme peut être bien plus que ce qu'il montre aujourd'hui. La même année, il revient à la poésie avec *El Belvedere (Le belvédère)*. En 2003, avec *Los príncipes nubios (Les princes nubiens)* il remporte le Prix Biblioteca Breve et en 2009 le Prix des Jeunes européens. Chaque semaine, il écrit dans *El Mundo* des articles pleins d'humour et d'ironie.

Portrait de l'auteur

<http://www.galaade.com/auteur/juan-bonilla>

Extraits traduits

<http://es.geocities.com/juanbonillaweb/biografia.html>

→

Juan Bonilla et l'écriture

Juan Bonilla collabore à des journaux, des revues d'information générale et des revues littéraires. [...] Il est connaisseur et amateur de l'œuvre de Jorge Luis Borges. Il a traduit Alfred Edward Housman, John Maxwell Coetzee et Joseph Conrad. [...]

« La réalité, ce monstre que nous affrontons chaque matin avec des questions qui ne mènent nulle part, nous fournit ainsi une multitude de récits possibles. La réalité quotidienne, c'est depuis longtemps l'une de mes sources, là où un garçon rencontre une fille, où un fils hait son père, où une génération désenchantée se saoule les samedis soirs et se tue dans des accidents de voiture. C'est mon matériau littéraire. » [...]

« Je suppose que c'est cela que doit faire un écrivain, faire des recherches au-delà de la surface, arriver à montrer ces images que la première impression ne nous laissait pas suspecter. » [...]

« « Être poète est ma façon d'être seul », je crois a dit Pessoa. Au contraire, je crois qu'être journaliste est ma façon de me sentir accompagné. Pour moi, le journalisme a toujours été un genre narratif, je veux dire, que j'aime le pratiquer, que si je me sens à l'aise au sein des règles qui le gouvernent – longueur stricte, attention portée aux sujets d'actualité – c'est parce qu'il me semble que ces règles ne contredisent pas les postulats narratifs que chacun souhaite mettre en jeu. »

Que recherchez-vous avec vos poèmes ?

« Il est difficile de répondre à cette question. Il est naturel qu'un homosexuel se demande à 17 ans pourquoi il est homosexuel mais s'il continue à se poser la question à 30 ans, alors il gâche sa vie. Il faut qu'il l'admette et qu'il profite de la vie. C'est la même chose avec la poésie. Moi à 17 ans, sans être homosexuel, je me suis demandé pourquoi j'écrivais, à quoi ça servait. Mais il arrive un moment où quand tu te mets à écrire, ce que tu te demandes le moins c'est pourquoi tu écris. Cela est, tout simplement. »

Nous sommes tous au fond un cumul de gens que nous aurions aimé être. Qui auriez-vous aimé être ?

« Je ne peux pas répondre à cette question parce que celui qui répondrait serait le lecteur qui est en moi. Ce lecteur est très content qu'existent Borges, Chesterton, Monterroso, Yourcenar. Ça, c'est ce que j'aime. Que l'écrivain soit un mélange de tous ces gens ? Sans doute. Je suis l'accumulation d'écrivains que j'aurais aimé être. Des mélanges, ressort ta propre voix... » [...]

« On dit que pour être un jeune romancier, il n'est pas indispensable d'être l'un ou l'autre, bien que dans ce métier on continue à nommer jeune celui qui a déjà près d'un demi-siècle, et qu'on appelle romancier celui qui après s'être marié à une gamine de la jet-set écrit un livre. » [...]

« Je ne crois pas non plus que tout ait déjà été dit : des milliers d'histoires nous attendent là, devant, qu'on les raconte [...] Que nous reste t-il d'un roman ? Presque toujours une image de nous-mêmes. » Juan Bonilla voit plus et plus loin parce qu'il regarde mieux, parce qu'il a décidé de ne pas se conformer à une vision plate, plane, uniforme, homogène et sans aspérités de la réalité : « Je pense que c'est cela aussi qu'un écrivain doit résoudre en premier : le lieu qu'il doit occuper, le lieu depuis lequel il regarde la réalité, le monde, sa propre vie. » [...]

Extraits traduits de la revue
Clarín, Revista de Nueva Literatura
mai/juin 1996 et février 2003

→

« Je me souviens », Juan Bonilla lecteur de Georges Perec

Cela fait des années que je collectionne les exemplaires de *Je me souviens*, livre que Georges Perec publia en 1978. Comme la plupart des collectionneurs, je dois dire que ma collection d'exemplaires du livre de Perec n'a pas débuté avec le premier que j'ai possédé mais avec le deuxième, voire le troisième. Je me rappelle qu'après avoir lu le livre la première fois, je me suis consacré au remplissage d'un cahier avec mes « Je me souviens » : quand j'en ai eu plus de cent, j'ai choisi les trente meilleurs et les ai recopiés sur les pages blanches ajoutées à la fin du livre. C'est un exercice que je recommande à tout écrivain en panne d'inspiration.

« Je me rappelle du Skylab », j'annotais alors, et, des mois plus tard, en revoyant ma liste de souvenirs, je me suis servi de cette annotation pour écrire un récit sur cette fusée dont la NASA avait perdu le contrôle. « Je me souviens de Underground d'Emir Kusturica », « Je me souviens du singe bleu qui fut le premier cadeau que je fis à mon neveu », « Je me souviens de chaque année que tu me racontais cette nuit-là. »

Mais ma collection de « Je me souviens », comme je le disais, commença des mois plus tard quand je trouvai une édition de 1986. Bien sûr, les pages ajoutées par l'éditeur invitant le lecteur à additionner ses « Je me souviens » à ceux de Perec n'étaient plus blanches mais couvertes d'une écriture minuscule avec laquelle le précédent propriétaire du livre avait écrit sa batterie de « Je me souviens ». Ils étaient écrits en catalan, et j'achetai le livre uniquement pour pouvoir lire

tranquillement ces souvenirs d'un lecteur anonyme qui avait voulu contribuer à l'excellent projet de Perec. « Je me souviens du premier chien que j'ai eu, il était aveugle et diabétique », « Je me souviens du bruit de la mer la nuit », « Je me souviens des muscles d'un gardien de football brésilien qui s'appelait Leão ».

Moi je n'avais pas eu de chien aveugle, mais je connaissais la musique nocturne de la mer et, enfant, le premier match de football auquel mon père m'avait emmené, c'était un Barcelone – Palmeiras dans lequel Leão défendait le but de l'équipe carioca.

De cette batterie de « Je me souviens » du lecteur anonyme, j'aurais pu en écrire presque la moitié, et je pensais qu'il me suffirait d'acquiescer les expériences listées dans ses autres « Je me souviens » pour devenir lui. Je pouvais consacrer quelques semaines à ce projet, pour me transformer en un autre, ou mieux pour convertir ce lecteur en moi, pour ajouter la mémoire d'un autre à la mienne. En fin de compte, n'est-ce pas cela la littérature ? Je pensais aussi que ce qu'avait voulu Perec en invitant ses lecteurs à additionner leurs souvenirs aux siens, était de créer un pays différent, un lieu imaginaire fait de souvenirs réels... J'ai confirmé ces intuitions avec le troisième, le quatrième et le cinquième exemplaire de *Je me souviens*, tous marqués dans leurs dernières pages par les souvenirs des lecteurs. « Je me souviens que les jours de pluie, on allumait les lumières des classes au collège et cela me paraissait étrange », avait noté l'un. Ce souvenir est aussi le mien, ce souvenir je l'ai, on n'aurait pas à ajouter quelque expérience à la mienne, dans ce cas, pour être ce lecteur anonyme qui fut le propriétaire de mon cinquième exemplaire.

[...] « Je me souviens des mains de ma mère » disait un autre lecteur et ce lecteur aurait pu être moi. « Je me souviens des dialogues du Réplicat de Blade Runner ». Moi aussi. « Je me souviens de *La esfera y la cruz de Chesterton* ». Moi non, il faut que je le lise, je m'en suis acheté un exemplaire dans une librairie d'occasion. « Je me souviens de Ken Ryker » [...] En collectionnant les exemplaires de *Je me souviens*, ce que je fais c'est collectionner les expériences qui me manquent. [...] Le lecteur de *Je me souviens* est considéré par Perec comme un collaborateur de choix, presque le co-auteur indispensable pour que le livre, en apparence dû au hasard, trouve son sens final. [...] Perec nous montre que la littérature c'est offrir des souvenirs, inviter à se souvenir, partager ses souvenirs, ajouter des souvenirs dans le sac où nous gardons tous nos « Je me souviens » qui fait ce que nous sommes, des individus qui ne se différencient presque pas sauf dans le fait que l'un se souvient des muscles de Leão, l'autre des jambes puissantes de Zatopek. »

→

Les princes nubiens

« Je sauvais des vies. Tout simplement. On pensera que j'exagère ou que je veux me la jouer : on a le droit, mais, ce qui est sûr c'est que, pour sauver des vies, on me payait, et plus je sauvais de vies, plus je devenais riche. »

Pister les immigrants clandestins afin d'en sélectionner les plus beaux, c'est le nouveau métier de Moïse Froissard.

Jeunes éphèbes en provenance du Maroc ou d'Amérique latine, petits crâneurs en blouson de cuir, beaux Blacks tout en muscles, filles sensuelles des Caraïbes ou jeunes pousses thaïlandaises, telle est la marchandise recherchée par Moïse pour satisfaire ses clients, tous membres du plus grand et du plus raffiné sex-club du monde.

Et Moïse de se lancer à la recherche du spécimen le plus prometteur, un jeune boxeur soudanais convoité par tous, le Prince Nubien – quitte à se confronter aux forces les plus sauvages de l'économie underground, menaçant sa sécurité autant que sa conscience.

Les princes nubiens
Editions Galaade, 2008
4^e de couverture

→

Juan Bonilla / Les princes nubiens

Journaliste pour El Mundo, romancier remarquable - et remarqué de l'autre côté des Pyrénées - Juan Bonilla débarque dans la petite bibliothèque très select de Galaade. Pour parler de mondialisation - sans morale à l'emporte-pièce, sans jugements péremptaires ni longs discours -, pour raconter des histoires et s'interroger sur les raisons qui poussent à en raconter.

Si les comparaisons s'imposent pour définir, pour simplifier, on évoquera un Beigbeider avec moins de formules et plus de fond, ou un Houellebecq qui serait passé de client à marchand. Moïse Froissard Calderon est un jeune homme d'une petite trentaine, qui cherche un sens à sa vie, à devenir quelqu'un, qui ne croit pas en Dieu depuis qu'enfant il l'a prié, sans résultat, de faire en sorte que le Betis remporte le championnat. Enfin, tout cela, c'était avant. Avant qu'il ne trouve sa voie, lors d'un séjour humanitaire à Bogota. Depuis, son existence, c'est l'incipit qui la résume : « Je sauvais des vies. Tout simplement. On pensera que j'exagère ou que je veux me la jouer : on a le droit, mais, ce qui est sûr, c'est que, pour sauver des vies, on me payait, et plus je sauvais de vies, plus je devenais riche. »

On précisera, sans déflorer l'intrigue, que les vies que sauve Moïse, ce sont celles de migrants en mal de papiers, de paumés de tous poils, hommes, femmes et enfants pêchés sur les plages d'Espagne ou aux quatre coins du monde. Un point commun, un seul : tous sont sublimes car tous sont traqués pour le compte du Club Olympe, sorte de sex-shop géant et

hors de prix. *Les princes nubiens* pourrait être un vaste cliché s'il n'était aussi drôle, aussi cynique, et si, surtout, Moïse n'était pas aussi convaincu qu'en vendant des hommes, il sauvait des vies. La traque de sa prochaine proie, un jeune Soudanais, champion de lutte totale, modifiera peut-être la perception de Moïse. Ou peut-être pas. La réponse est dans le livre, du désormais reconnu Juan Bonilla.

<http://www.transfuge.fr/blogs>

Juan Bonilla / *Les princes nubiens*
Traduit de l'espagnol par Hugo Paviot
Editions Galaade, 2008

Prix Littéraire des Jeunes Européens 2009

Le vendredi 12 juin 2009 au Goethe-Loft était décerné le Prix Littéraire des Jeunes Européens. Cette année, la récompense est allée à l'auteur espagnol Juan Bonilla pour son roman *Les princes nubiens* (*Los príncipes nubios*) ainsi qu'à son traducteur français Hugo Paviot, et aux éditions Galaade. Ce prix, récompensant l'œuvre d'un auteur européen, a été décerné par les étudiants de l'Ecole de Commerce Européenne.

Juan Bonilla à la médiathèque

Les princes nubiens

Traduit de l'espagnol par Hugo Paviot
Editions Galaade, 2008

Nouvelles d'Espagne

Juan Bonilla : Faire plus que simplement exister
Edition : Anne-Marie Chollet
Revue Brèves ; 87. 2008

Jeu de rôles

Un film de Mateo Gil , adapté du roman
Nadie conoce a nadie de Juan Bonilla
Musique par Alejandro Amenabar
DMVB films : M6 films : Sogetel : Maestranza films, 1999
France Télévisions : Warner Home Vidéo, 2001
1 DVD vidéo ; 108 mn. Avec : Eduardo Noriega,
Jordi Mollà, Natalia Verbeke, Paz Vega...

→

Anne-Marie Chollet

Anne-Marie Chollet, éditrice du numéro *Nouvelles d'Espagne* de la revue Brèves. Elle est née à Nantes en 1978. Au cours de ses études d'Espagnol, elle se passionne pour la traduction. Dans un premier temps, son activité est essentiellement universitaire. Ses travaux de maîtrise LLCE puis de Master 2 en « traduction littéraire et édition critique » portent respectivement sur le roman *El amante* bilingue de Juan Marsé et une anthologie de nouvelles d'Andrés Neuman. En 2007, elle publie en français trois nouvelles de Manuel Machado aux éditions du Petit Véhicule (Nantes) et élabore en 2008 un numéro de la revue Brèves consacré intégralement à la nouvelle en Espagne. Paraîtra en 2010 une sélection de nouvelles d'Andrés Neuman aux éditions Cataplum-e. Certifiée d'Espagnol, Anne-Marie Chollet partage actuellement sa vie entre enseignement et traduction.

Brèves

Brèves, créée en 1975, est une revue totalement dédiée à la publication de nouvelles et à l'actualité de la fiction courte. Brèves, anthologie permanente de la nouvelle, est un espace de rencontre avec des écrivains contemporains, des lectures inédites, traductions, un cahier magazine, des informations sur la vie littéraire et éditoriale, des entretiens, notes critiques, études... Brèves est une revue pour tous ceux qui écrivent ou cherchent à être publiés ; pour ceux qui lisent ou ceux dont la profession est de faire lire. Brèves, c'est aussi des numéros spéciaux sur des nouvellistes contemporains, des communautés de langue, ou des nouvellistes d'un pays. Brèves est une revue vivante, illustrée, à l'écoute des nouveaux auteurs, attentive à l'écriture de demain comme à celle du passé. Brèves est la plus ancienne revue consacrée à la nouvelle ; elle est souvent saluée par la presse pour la qualité de son travail.

<http://www.lekti-ecriture.com/editeurs/-Revue-Breves-.html>

Brèves : textes courts, plaisirs durables

Brèves a résisté à tous les assauts qui ont abattu nombre de ses semblables, ces revues littéraires dont la disparition a été aussi rapide que leur naissance. Les obstacles de tous ordres (techniques, financiers, administratifs) ont pu être surmontés (le sont encore sans doute, tant il est vrai qu'ils sont toujours d'actualité) grâce à une ligne éditoriale constante, une obstination sans faille, un but inébranlable : promouvoir la nouvelle de tous les pays sous toutes ses formes, sur tous les tons ; une production qui ne se calque pas sur les lois du commerce ou de la mode, mais sur celles de la qualité, de la sensibilité, de la nouveauté, de l'originalité, « bref » une promotion dont les critères sont ceux de la littérature, une littérature qui suscite plaisir et émotion.

Jean-Pierre Longre (Septimanie ; 10. Septembre 2002)